

Le Roman des Romands 2010-2011
2e édition

Quand j'avais 17 ans,
par Marie Gaulis

Un goût de bière

C'est long, une année, du 26 octobre au 26 octobre suivant. C'est long, l'adolescence, surtout vers la fin. Ces années me paraissent interminables et sans beaucoup de points de repère. Il y a l'école, toujours, le lycée de Paris où je m'ennuie et le gris de Paris, et les amis, quand même, et ma mère, toujours si proche du désastre mais courageuse, à sa manière, peignant dans le petit appartement près du jardin de l'Observatoire. Et ma sœur, qui doit s'ennuyer comme moi, mais nous n'en parlons pas, nous ne parlons de rien, elle vit sa vie, nous vivons les unes à côté des autres, obstinées et silencieuses et bavardes, mais c'est toujours d'autre chose qu'il s'agit. Notre père est mort, il a laissé un espace entre nous, une fissure que rien ne viendra combler, nous le savons, je crois, mais nous n'en parlons pas. Si nous l'évoquons, c'est par signes, comme des muets. Oui, ce sont des années muettes, que j'inscris fidèlement dans les cahiers de mon journal commencé à l'âge de quinze ans (je les ai gardés, ces cahiers, remplis d'une écriture sage puis plus désordonnée, accumulés toutes ces années, décennies vécues puisque écrites).

Dix-sept ans, au milieu de cette exaspérante lenteur de la fin du lycée, l'approche d'un début que je n'arrive pas à distinguer, d'une ouverture comme une lueur que j'attends sans lui donner ni forme ni nom. Dix-sept ans porte des promesses, sans même penser à Rimbaud ni à aucun autre poète, ni à aucun garçon en particulier ni à aucun voyage ni à aucune aventure (ou plutôt, mes rêves en sont pleins, mais je ne les définis pas, je suis dans le vague des rêveries). C'est un voyage en Angleterre, un séjour linguistique, un été à Cambridge, quelques semaines, un mois, offerts par mes grands parents. Je pars, seule, je prends l'avion. Ma mère m'a acheté quelques jolies tenues, comme elle dit, j'ai choisi des escarpins pointus, d'un bleu turquoise : il est vrai que je sens quelque chose, un appel, un élan vague. Partir est déjà un plaisir, laisser pour un temps la mère et la sœur et les éternelles vacances d'été à Thonon, où rien ne se passe que les détails d'une vie de famille un peu floue, assez tendre, les cousins, la montagne, le lac surtout, fidèle, vert, puant quelquefois la vase, et les appels du milan tout près et l'infime passage du temps, qui ne semble plus nous atteindre. Mais faire ma valise, partir somme toute accompagnée, puisque mes grands-parents ont tout organisé et qu'une de mes cousines m'attend à Cambridge, ayant suivi les cours juste avant moi. Cette précieuse cousine me trouvera une bicyclette, denrée devenue rare au milieu de l'été et indispensable à ma liberté, à celle de tous les étudiants qui circulent dans la petite ville.

Je pose mes affaires dans la minuscule chambre de mes logeurs où je ne pourrai même pas travailler, tout juste dormir coincée entre le placard et la fenêtre, le temps de jeter un œil surpris sur cette famille anglaise, leur incompréhensible accent, le souper servi à 18 heures, les choux-fleurs bouillis et la jelly, cet

immonde dessert, et la télévision allumée toute la journée, et l'évident ennui de chacun – je ne suis qu'une étudiante parmi d'autres, la lettre de recommandation écrite avec soin par ma grand-mère de sa belle écriture n'y change rien, ils s'en fichent, et moi aussi : j'ai un vélo, je m'enfuis, je vole, je vais à mes cours le cœur léger, je circule librement dans la jolie ville, bientôt en groupe, bande d'étudiants plus ou moins sérieux, dont l'anglais approximatif se mélange gaiement, indifférents à l'histoire de cette ville, à son prestige universitaire.

Je vais à la piscine, suivie des yeux par de jeunes Anglais à la peau rose, je vais « en boîte » avec les autres, prétendant comme eux avoir dix-huit ans (un ou deux doivent avoir cet âge, même un peu plus). Je danse dans ma petite robe de sirène, mes escarpins bleus aux pieds, sur les chansons d'Eurythmics : c'est peut-être enfin une vie de mon âge, insouciant, futile, les cours servant de prétexte à d'autres découvertes, même si je les suis, comme les autres, assidûment, car ils sont amusants et, somme toute, utiles et nous rions de nos accents réciproques, japonais, français, sud-américains, au diable le pointu accent britannique. Je danse avec un joli Argentin aux cheveux bouclés, Jaime, ou peut-être que nous nous regardons seulement, depuis le début, nous suivant à bicyclette, nous parlant peu. Un soir, rentrant de notre disco ou de notre pub, nous dévalons les rues et je tombe, bêtement, comme ça, de mon vélo. Jaime se précipite, il me demande en espagnol si je vais bien, je lui réponds que oui, car je n'ai rien, je me suis laissée tomber, de joie, de lassitude aussi car la fête est fatigante et l'émotion d'être seule et libre.

Nous continuons nos cours, nos sorties, nos courses-poursuites. Puis c'est le dernier soir, Jaime a bu de la bière, peut-être sommes-nous tous un peu tristes ? Dehors - une cour, un jardin ? – je suis assise sur les genoux de Jaime, nous nous embrassons, sa bouche a un goût de bière. Nous sommes un peu fébriles, maladroits : dernier soir, sa main sur mes cuisses, contre mon dos, mes bras autour de son cou. Rien de plus : est-ce l'ouverture que j'attendais ? L'appel ? Je sais que Jaime va repartir et que nous n'aurons que ce baiser, mouillé et amer. Mais ce baiser, c'est une aventure en soi, une découverte, une petite révélation : quelque chose est possible, qui vient du corps, du plaisir, de la pure joie physique. Je ne dors pas beaucoup, je suis émue, presque triste de quitter ma petite famille anglaise et sa banalité.

Pour voyager, je porte ma blouse et ma jupe aux motifs de fleurs rouges, c'est un rouge de fête, un rouge été, un rouge coquelicot. Quand ma mère me retrouve à l'aéroport, elle me dit : « Tu es radieuse ». Ma mère m'a regardée, sortant de l'avion, elle a vu, après quelques semaines, que sa fille avait changé, que la liberté lui avait donné des couleurs autant que ce secret baiser. Elle a deviné, j'en suis sûre, les implications de cette métamorphose, elle n'en a rien dit, bien sûr, et moi non plus. Mais elle m'a vue, alors, dans l'éclat de mes dix-sept ans, juste avant que je ne parte pour de bon, quittant le nid pas si douillet juste après le bac, soulagée, sans pour autant retrouver la joie physique de cet été anglais, son élévation, sa gaieté frivole. J'entrais ensuite dans un autre temps, mais ceci est une autre histoire.